

On s'abonne à Lyon,

Buc de la Préfecture, 2,

A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.

Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

LE DUEL.

C'était à Londres, en 1830 ou 31. J'étais jeune, un peu braque et voulant trancher du lord. J'avais passé la nuit au cabaret, je me trompe, à la taverne : c'est de beaucoup meilleur genre. Cette taverne était située derrière les jardins du Palais-Royal de Kensington, et mes compagnons m'avaient planté là au lever de l'aube : je ronflais. Un cabriolet qui s'arrêta devant la porte m'éveilla en sursaut ; il en sortit un capitaine des life-guards et un vieil officier de marine cassé et ployé en deux. Les nouveaux venus déposèrent sur une table deux fleurets et une boîte à pistolets.

— Personne encore ! s'écria le life-guard ; le muscadin d'hier soir n'est pas habitué à se lever avec le soleil.

— C'est qu'il tient à filer quelques nœuds de plus avant de sombrer, répondit le marin : l'instinct de la conservation personnelle vit au cœur de tous les animaux,

— Oui, c'est bien un animal. Me camper un soufflet en plein théâtre, à Covent-Garden ! parce que j'avais marché sur la pantoufle d'une mijaurée !

— Garçon, dit le vieux loup de mer, un verre de grog.

Un second cabriolet parut bientôt, il brûlait le gravier de la route. C'était un de ces gigs de louage, à une seule place, comme on en voit tant à Londres ; le cocher se tient en dehors sur le côté. Un jeune homme blond et pâle, vêtu d'une redingote noire doublée de tartan, s'élança hors de la mouvante prison et dit aux deux militaires :

— Me voici ? Messieurs, vous ai-je fait attendre ?

— Dix minutes, répondit brutalement l'officier de marine ; mais il n'y a point de temps perdu, notre besogne n'est pas si longue. Le survivant pourra encore, s'il le juge à propos, entendre sonner huit heures à St-Paul. Allons, messieurs, dépêchons.

— Je suis prêt, dit le life-guard ; mais où est le témoin de mon adversaire ?

— Je comptais sur un ami que je n'ai pu joindre.

— Une excuse !

— Non, monsieur, ce n'en est point une. Je comptais trouver quelqu'un sur les lieux.

En prononçant ces mots il me regarda d'un air suppliant et ajouta :

— Vous êtes étranger, monsieur.

— Oui, monsieur.

— Je le suis aussi, dans cette partie, du moins, du Royaume-Uni. Je suis Irlandais, Je crois vous avoir vu souvent à la *Great-Continental-House*, vous y lisiez les journaux français. *Soyez mon témoin.*

— J'accepterais volontiers, répondis-je, mais mon peu d'habitude de la langue anglaise m'interdit tout espoir de conciliation.

— Vous êtes Français et vous parlez de conciliation quand il y a eu un soufflet donné !

Un habitué de la taverne entra en ce moment. Habitant d'une maison voisine, il avait vu de sa fenêtre deux cabriolets s'arrêter devant l'enseigne du *Cheval Blanc d'Hanovre*, et il venait voir ce qui se tramait de neuf. Grand amateur de combats de coqs et de boxing-matches (1), il comprit ce dont il s'agissait et offrit son arbitrage. Nous partîmes donc tous les cinq à pied. Le marin et le life-guard marchaient en avant ; ce dernier portait les fleurets, l'autre avait assez de peine à trainer son sabre. L'amateur s'était chargé de la boîte à pistolets. Le jeune homme blond prit mon bras et me dit d'une voix émue :

— C'est le ciel qui vous envoie sur mon chemin. Je viens me faire tuer.

— Pourquoi cela ? La chance peut vous être favorable...

— Quelle chance ? Je ne sais point tenir une épée ; j'ai la vue basse. Mon adversaire est un saint George à l'épée ; il couperait un cheveu à trente pas.

— Ne vous battez point.

— Et le soufflet ? Ma malheureuse main a été trop légère hier soir. Si elle pouvait du moins soutenir son tort aujourd'hui ! Sot espoir ! Ecoutez-moi. — C'est à cent pas d'ici environ qu'est le terrain choisi. Cet homme va me mettre une balle dans la tête ou six lignes de fer dans le cœur. Il n'en mettra pas davantage, car c'est une belle main (style de coupe-jarret). Je veux être enterré dans le cimetière de la commune, aussitôt après l'enquête du coroner. Vous irez supplier le *Morning-Herald*, c'est le seul journal qu'elle lise, de ne point annoncer ma mort. Je suis un de leurs rédacteurs, ils me rendront bien ce service. J'ai laissé deux lettres chez moi, *Regent's-Street*, n° 14. Voilà mon adresse au crayon, j'y joins deux mots par lesquels je vous autorise à vous installer dans ma chambre. Vous trouverez les deux lettres sur mon secrétaire : l'une est adressée à mon frère, jeune midshipman (2), en ce moment à Gibraltar ; l'autre à lady B***, à qui vous la porterez vous-même. Je suis sans gêne, n'est-ce pas ? mais c'est un dernier service qu'un mourant vous demande. Vous direz à lady B*** que j'ai eu une querelle, ce qu'elle n'ignore pas, puisqu'elle en a été la cause ; qu'ayant blessé mon adversaire, j'ai dû m'éloigner à l'instant. Ecoutez mon projet.... Vous êtes homme d'honneur ?

— Comptez sur moi....

— Nous sommes deux jumeaux. Mon frère de Gibraltar est mon vivant portrait. Il faut qu'il épouse lady B***. Je devais l'épouser moi-même dans trois mois. Malgré son immense fortune — je n'ai rien —

(1) Assauts de boxeur.

(2) Elève de marine.

elle consentait à cette union pour calmer des scrupules. Elle n'est ni très-jolie, ni très-jeune, mais elle est bonne, elle est riche, et notre famille à nous dépendait de ma plume. Mon frère, par ce mariage, serait à même de la soutenir. Tout dépend de votre habileté. Une fois introduit chez lady B***, vous exercerez sur elle une grande influence, vous conduirez tous les fils de cet innocent complot.

— Voilà une mission bien étrange.

— Acceptez-la et je mourrai content.

— Je l'accepte.

— Nous voilà sur le terrain; que me conseillez-vous? l'épée ou le pistolet?

— Le pistolet. Il laisse plus de part au hasard.

On s'arrêta sur la lisière d'un parc. Notre groupe se trouvait masqué par un long massif de houx et de sapins. Je réclamai le pistolet.

— Comme offensé, j'ai le droit de choisir les armes, répondit le life-guard; je préfère l'épée.

— Mais c'est un assassinat!

— A l'épée, soit, dit le jeune homme blond en haussant les épaules.

— En garde, monsieur! cria le marin, en appuyant sur son long sabre sa grêle personne. Sa physionomie, stupidement cruelle et impassible, est encore devant mes yeux.

Mon pauvre ami n'y voyait que du feu. Son adversaire joua d'abord avec lui comme le chat avec la souris tombée dans ses griffes; mais touché au bras par un coup d'accroc, comme le qualifia l'amateur de combat de coqs: Sang pour sang! s'écria-t-il, et après une ou deux feintes, il piqua le pauvre jeune homme au cœur.

La victime tomba, comme le mouton sous le couteau du boucher. Elle ne prononça que ces mots, suivis d'un cri étouffé par la mort: J'ai soif!

Le vainqueur essuya la pointe de son épée homicide avec un mouchoir de batiste, et tenant ce mouchoir du bout des doigts, il demanda au vieil officier de marine s'il pouvait le mettre dans sa poche, attendu que les siennes étaient garnies de drap blanc et faciles à tâcher: Il méritait une leçon, je la lui ai donnée un peu trop forte!

L'amateur tâta le poulx du mort, tira de sa poche une petite glace et la lui mit devant la bouche. Puis il se redressa de toute sa hauteur, en disant: Hum! il est bien mort. Au fait, il n'était pas de force. Je n'aurais point risqué un penny sur sa tête.

L'officier de marine sourit d'un air sardonique: Hum! il est coulé bas!

Un paysan à l'œil stupide s'était approché du cadavre et le regardait la bouche béante. Je pris le pauvre Robert, c'était le nom du mort, par les bras; le butor le prit par les pieds. Nous gagnâmes ainsi la taverne; non sans avoir déposé plusieurs fois sur l'herbe notre fardeau.

Un an s'écoula sans que je reçusse des nouvelles de Gibraltar; lady B*** perdait patience. Elle attendait d'heure en heure, d'instant en instant, l'arrivée de son futur ou du moins une lettre. Je ne savais que lui dire, et j'étais presque tenté de me mettre sur les rangs; car enfin la bonne dame n'avait pas de répugnance pour moi, et je ne m'en sentais aucune pour ses cinquante mille francs de rente. Mais un soir que je lisais seul dans ma petite chambre de Fleet-Street un livre qui devait être, je crois, la Démonologie de Scott, j'entends agiter le marteau. J'écoute: quelqu'un monte; on frappe à la porte de ma chambre, je me lève pour ouvrir. La chandelle a failli me tomber des mains: c'est Robert, Robert que j'ai vu frapper au cœur, Robert que j'ai tenu raide et glacé dans mes bras! Je m'égare, ce n'est pas lui, car les morts ne reviennent pas. C'est son frère Georges, mais il a de plus une charmante paire de moustaches, des joues pleines et un peu de carrure, toutes choses qui assurent le succès de notre affaire.

— Je vous présente demain chez lady B***, lui dis-je.

— Non, après demain; j'ai affaire demain matin.

Il sortit en effet au point du jour, sans me réveiller. Il rentra sur les dix heures tout essoufflé, tout haletant, mais le front rayonnant de joie.

— D'où venez-vous?

— De venger mon frère.

— Dieu! vous avez assassiné le capitaine!

— Non, bel et bien tué, en un loyal duel. Vous pouvez maintenant me conduire chez lady B***. Par saint Georges, mon patron, je suis le plus heureux des hommes!

Nous sommes six Enfants.

Pour gagner le prochain village

Ai-je encor beaucoup à marcher?

— Non, monsieur; et dans le feuillage

Vous apercevez le clocher.

— Grand'merci, ma petite fille.

Mais pourquoi si loin du hameau
T'exposer au soleil qui grille
Le gazon jauni du coteau?

— Mon bon monsieur, répondit-elle
Avec un petit air malin,
Je suis grande, et de la chapelle
Louise connaît le chemin.

— Eh bien! à la vierge Marie
Dis un mot pour moi, mon enfant.
Quand l'innocence à genoux prie,
Des cieus Notre-Dame descend.

Réponds encore et je te quitte:
Tes frères et sœurs sont-ils grands?
En as-tu beaucoup, ma petite?

— Monsieur, nous sommes six enfants:
Ma sœur qui file avec ma mère,
Mes deux frères les matelots,
Et ma sœur et mon petit frère
Qui dorment là sous les pavots.

— Où dorment-ils, petite amie?

— Monsieur, sous l'herbe et les pavots;
Une petite croix verdie
Marque le lieu de leur repos.
C'est à l'ombre de la chapelle,
Et tant que la cloche du soir
Au village ne me rappelle,
A côté d'eux je viens m'asseoir.

Auprès de là, dans la fougère,
Une fauvette a fait son nid;
Mais, hélas! à la pauvre mère
Il ne reste plus qu'un petit.
Les deux autres sur la verdure
Gisent dévorés et blanchis;
Leurs petits os sont la pâture
Des moucherons et des fourmis.

Mais ma sœur et mon petit frère
Dorment en paix sous le gazon,
Abrisés contre la colère
Des fourmis et du moucheron.
Un même coffre les enserre,
Et s'ils n'en veulent plus sortir,
Je prierai Dieu pour que sous terre
Près d'eux on me mette dormir.

JULES G....

Littérature.

BRAS DE FER, roman maritime, par Jules Lecomte.

2 vol. in-80.

BERTRAND DE BORN, par Mary-Lafond.

2 vol. in-80. up 99125 1 1131160

Paris.—Hippolyte Souverain et Ambroise Dupont, éditeurs.

Il y a des gens fort graves, fort érudits, et d'une importance du reste très-respectable, qui affichent de superbes dédains, presque aussi risibles que leurs prétentions à la science exclusive, pour tout ce qui est œuvre purement littéraire, de poésie ou d'imagination. A en croire ces critiques *infaillibles*, sans cesse armés de la fêrule du *pédagogisme*, espèce de matamores universitaires tout barbouillés de la tête aux pieds d'hébreu, de grec, de latin et d'histoire; à en croire, dis-je, ces rébarbatifs aristarques, l'orgueil et la bonne fortune de tous les célèbres imprimeurs-libraires de petites villes; à les croire, il n'est pas un seul livre digne d'être ouvert, et encore moins d'être lu, s'il n'a pour titre, pour enseigne et pour épigraphe quelque date bien obscure de chronique ou de légende, s'il n'a pour emblème l'huile, la poussière d'une parchemin ranci, déterré à grand-peine par un de ces ingénieux *chercheurs* de bibliothèques publiques ou privées.

A ce propos, je pourrais peut-être vous établir malicieusement un parallèle assez juste, mais trop impertinent, je le confesse, entre ces intéressants bipèdes, éternels *flairieurs* et *inventeurs* de précieux manuscrits, et cet ingénieux quadrupède à qui la gastronomie, cette Minerve de la diplomatie moderne, doit le fruit parfumé du Périgord. Mais fi donc! cette méprisable littérature dite facile, si difficile pourtant sous la plume pesante et humoriste de la plupart de ces Dons Quichottes littéraires, de ces conservateurs brevetés de la saine morale, du style et du goût; la jeune littérature n'a que faire des *grognements* de ces docteurs souvent imberbes, le plus souvent encore arrivés à cet âge de décrépitude et de débilité morales qu'on a nommé une *autre enfance*.

Laissons donc en paix tous les cuistres critiques, pédagogiques ou académiques, qui, semblables au renard de la fable, voudraient enfouir le flambeau de l'intelligence sous l'étroite capacité de leur bonnet professoral.

Ce préambule n'est pas tout-à-fait indispensable, surtout à propos de deux ouvrages appartenant à ce genre de littérature si dédaigné par quelques-uns, si recherché par le plus grand nombre.

Il est bien avéré que M. Jules Lecomte et M. Mary-Lafond n'ont pas écrit leurs livres pour cette classe de juges, impitoyables s'ils n'étaient risibles, où foisonnent des Rollins, des Nicolles, des Noël et tant d'autres colosses modernes du savoir et du goût provinciaux. Il est bien entendu aussi que, pas plus que les deux romanciers que j'ai nommés, je n'écris ces lignes pour cette espèce d'hommes respectables qui passent pour lettrés et savants (je ne dis pas non), mais qui abhorrent et méprisent souverainement tout esprit indépendant ou fécond, qui se permet de galoper dans les nuages de l'imagination et du goût sans un laisser-passer et sans le visa de leurs jugements de collège. Que Dieu ait en aide ces robustes bénédictins de l'Empire ou du règne de juillet, ces hommes d'élite, ces hommes supérieurs, mais stériles, toujours si indulgents, si loyaux, si sincères dans leurs promesses ou dans leurs amitiés.

Que l'aile du temps emporte bien loin, — bien loin de moi surtout, — leurs œuvres soporifiques auxquelles j'ai le malheur, je l'avoue hardiment, de préférer celles de nos jeunes et brillants romanciers ! Ce n'est point, je le répète, pour un tel public que M. Jules Lecomte, auquel j'arrive enfin, a écrit cette série de romans maritimes si estimés des hommes spéciaux, et dont *Bras de Fer*, ce livre dont je vais vous parler, n'est qu'un complément rempli d'intérêt.

Il vous souvient sans doute de l'*Ile de la Tortue*, cette scène si émouvante des flibustiers des îles Caraïbes ? Vous n'avez pas oublié non plus la mâle et terrible figure de Martial de Montbart, surnommé l'*Exterminateur*, et celle si douce, si poétique d'Ellen, la timide fiancée du chef des pirates ? Eh bien ! dans *Bras de Fer* vous renouvez connaissance avec ces personnages aux caractères si habilement tracés, aux passions si fougueuses, aux dévouements si sublimes. M. Jules Lecomte fait commencer son drame sous le règne de Cromwell, et dès l'exposition vous introduit mystérieusement, au milieu de la nuit, dans une forêt épaisse, sillonnée dans tous les sens par les soldats et les cavaliers du meurtrier tout-puissant du dernier Stuart. Le fils du roi déchu et décapité, le jeune Charles II, qui a vainement tenté de recouvrer le trône d'Angleterre, vient d'être battu par les troupes du Protecteur à Worcester ; il fuit à travers les champs, comme un proscrit, le sol du combat encore inondé du sang de ses derniers défenseurs. Traqué de toute part comme une bête fauve, sous un déguisement grossier, le jeune Charles II, caché dans une forêt voisine de Witeladies, n'ayant plus auprès de lui pour soutien et pour compagnon d'infortune que le vieux colonel Carless, type sublime de dévouement et de fidélité ; le jeune Charles, disons-nous, harassé de fatigue, est sur le point de tomber aux mains des satellites de Cromwell. Comment est-il sauvé ? Par quel concours de circonstances fortuites et toutes imprévues la couronne d'Angleterre doit-elle sa conservation ? A un corsaire, au Pilote Rouge que bientôt vous trouverez aux prises avec cette satanique création de *Bras-de-Fer*. Comment ?... Voilà ce que le lecteur impatient voudrait bien savoir, et ce que je ne lui apprendrai pas, voulant réserver à sa curiosité les prémices de l'intérêt sans cesse soutenu que lui promet la lecture du beau roman de *Bras-de-Fer*.

Certes, tout n'est pas irréprochable dans cette œuvre nouvelle de M. Jules Lecomte. On est péniblement surpris de rencontrer parfois, à la fin surtout du premier volume, quelques réminiscences et des longueurs qui déparent l'ensemble de ce roman où presque toujours la chaleur de l'action est rehaussée par l'éclat du style. Nous ne parlons pas de quelques invraisemblances qui nous ont frappé ; c'est là la moindre des hardieses et des peccadilles sans nombre reçues et permises chez MM. les romanciers ! Somme toute, *Bras-de-Fer* est un roman plein d'intérêt et de mouvement ; il renferme plusieurs chapitres aussi remarquables que les plus belles pages écrites sur la mer et sur les marins, par Eugène Sue, Edouard Corbière et ce petit nombre d'écrivains experts dans la science nautique, cette science difficile, à laquelle leurs chaudes et pittoresques descriptions s'efforcent, avec une rare persévérance, d'initier les plus terrestres lecteurs. *Bras-de-Fer* est enfin un livre qu'il faut lire, et que plus d'un voudra relire.

Du roman nouveau de M. Jules Lecomte, de son héros si terrible, au roman et au héros choisi par M. Mary-Lafond, ce jeune et déjà habile écrivain, il y a moins de distance qu'on ne pourrait le soupçonner de

prime abord. Si *Bras-de-Fer* est un *bandit feffé* sur le pont de son brick, un pirate d'un courage et d'une audace sans pareils sur les flots, au sein de la tempête, au milieu des récifs et des boulets de canon ; Bertrand de Born, ce guerrier troubadour, cette personnification si attachante et si grandiose des chevaliers, seigneurs et barons du XIII^e siècle, ne fixera pas moins votre attention par la rudesse, la majesté et la poétique originalité de son caractère. En effet, Bertrand de Born, cet Achille du Périgord, comme on l'a surnommé, vous apparaîtra dans le livre de M. Mary-Lafond, de même que dans l'histoire, tour à tour allié de l'Angleterre ou de la France, toujours *guerroyeur*, intrépide et infatigable, ne quittant un instant le cimier et la rapière que pour le luth du ménestrel. Tyrté blasonné, il vous apparaîtra encourageant parfois ses soldats ou les révoltés de la Guyenne, par ses refrains audacieux, et ses *sirventes*, où respirent sans cesse la plus mâle énergie, une âme fortement trempée, toujours altérée d'amour et de combats.

Il était difficile de trouver un personnage historique d'une renommée et d'une importance plus grandes que celles du héros choisi par le jeune auteur de *Bertrand de Born*. La grandeur, l'élévation du sujet pouvaient seules peut-être écraser un écrivain médiocre ; mais cet écueil a été habilement évité par M. Mary-Lafond, qui a su semer dans son nouveau livre toute cette grâce, toute cette facilité qu'il avait déjà décelées dans la *Jeune royaliste* et les poésies de Silvio Pellico.

Avec un peu plus de rapidité dans l'action, de force et de concision dans le style, *Bertrand de Born* serait un des romans nouvellement éclos les plus estimables, mais sans contredit il sera un des plus recherchés.

V. B.

Théâtre du Gymnase.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE M. CÉLICOURT.

Mardi, à trois heures, une foule immense encomrait déjà l'entrée principale du Gymnase. Le nom du bénéficiaire, le choix des pièces et le titre piquant de *la Reine des Tilleuls* avaient mis en émoi tous les habitués de ce théâtre. Les portes ont été ouvertes au public à quatre heures et demie. Jene prétends pas énumérer ici le nombre des redingotes déchirées, des chapeaux froissés et des foulards macairisés. C'est chose fort difficile, en effet, que de vouloir peindre une foule tumultueuse et turbulente qui se presse, se heurte, se froisse, crie et se déchire (extérieurement parlant). Tous les appels n'ont pas été écus, et l'on a refusé près de cinq cents personnes. Le spectacle commençait à cinq heures et demie, à quatre heures et demie il n'y avait plus de places.

Sur quatre pièces offertes à la curiosité et au jugement du public, trois ont réussi ou à peu près. La quatrième, espèce de parodie burlesque, a été cependant écoutée jusqu'au bout, et a même plusieurs fois provoqué le rire parmi les spectateurs, ce qui déjà est un succès. Et le moyen de rester sérieux, je vous le demande, à la vue de Breton parodiant les gestes et allures de la reine limonadière ! L'auteur de cet imbroglio, car c'en est un, doit de vifs et sincères remerciements à tous les acteurs qui, faisant abnégation d'amour-propre, ont consenti à jouer des rôles presque nuls, mais dont néanmoins ils ont su tirer tout le parti possible ; le succès leur appartient donc tout entier. Quelques sifflets se sont fait entendre à la chute du rideau ; c'était donner à la pièce une importance qu'elle ne mérite pas, car c'est une simple farce de carnaval et voilà tout.

Henri Hamelin a obtenu un succès de larmes. Ce drame intime est une critique amère et spirituelle à la fois de cette vie oiseuse et vagabonde, vie de paresse, de rêves futiles et de chimériques illusions, où se jettent étourdiment tant de jeunes cerveaux malades, qui tous croient avoir en eux le génie de Byron ou de Lamartine, et se plaignent de rester méconnus et incompris par leur siècle. M. Emile Souvestre a fait large et belle la part de l'homme actif et travailleur. La logique froide et raisonnée de Cantal tue la poésie rêveuse et désordonnée de Lambert. La création du rôle d'Henri Hamelin est une de celles qui font le plus d'honneur à Alexandre. Comme dans *l'Interdiction* et *le Sonneur de St-Paul*, il s'y est montré comédien vrai, plein de noblesse et de sensibilité. Dans le rôle admirablement tracé de Cantal, Lambert s'est fait chaudement applaudir. M^{me} Josse-Eugénie a eu de beaux moments au troisième acte, et Claudius a soutenu avec bonheur un rôle difficile et écrasant. Cet ouvrage est destiné à un grand succès, parce que la morale qu'il renferme est d'une haute portée et qu'elle est facilement comprise.

Le *Tapissier de Louis XVI* est une de ces mille aventures comme il s'en passait tant à l'époque de la Régence. Breton le tapissier a fait rire, quoique la pièce n'offre aucune situation neuve et originale ; aussi le succès a-t-il été contesté.

Les pénitents bleus d'Espagne ont fourni l'idée d'une intrigue charmante intitulée *le Mariage en Capuchon*. Un jeune officier sur le point de se marier, qui cède sa place à son rival, l'affuble de son capuchon et lui fait épouser sa prétendue. Une nuit de noces où les incidents et les quiproquos se multiplient, un cordon de soie et un fauteuil qui jouent un rôle important pendant cette nuit, qui est une véritable nuit espagnole, voilà le sujet principal; les détails sont remplis d'intérêt et d'originalité, aussi la pièce a fait grand plaisir. Mme Buyet est une soubrette fort gentille. Casimir et Léon Leroy ont mis dans leur jeu beaucoup d'entrain et de gaieté.

Le rôle refusé par Mme Mercier nous a paru fort joli. La pièce y aurait gagné infiniment sans doute s'il eût été créé par cette actrice, mais, hélas! il n'avait que cent cinq lignes! Quelle calamité!

Le bénéficiaire doit un ex-voto à la reine des Tilleuls, dont le nom, quoi qu'on en dise, a influé fortement sur le chiffre de la recette qui s'est élevé, dit-on, à 2,600 f. Décidément, le Gymnase est la poule aux œufs d'or.

CAUSERIES.

La Dame Blanche, *le Chalet*, *la Pie voleuse* *le Domino noir*, escorté du talent prestigieux du violoncelliste Max Bohrer, ont défrayé une partie des soirées de la semaine au Grand-Théâtre. Le charmant ballet des *Deux Roses*, *le Domino noir* et M. Bohrer avaient attiré, vendredi, une chambrée complète. — L'artiste voyageur a dû être charmé de l'accueil que notre public dilettante a fait à son beau talent. — Mme Minoret est toujours une ravissante Arragonaise. MM^{mes} Siran et Bazire sont toujours plus vivement applaudies dans leur délicieux pas du nouveau ballet. C'est une pluie de couronnes et de bouquets.

— Hier, on parlait de Broussais dans un salon où se trouvaient de jeunes et jolies dames; une d'entre elles se prit à dire: «N'est-ce pas lui qui avait inventé tant de maladies? — Oui, madame, répondit un jeune médecin. — Et, dites-moi, docteur, les a-t-il emportées avec lui?

— Certainement, madame; depuis la mort de Broussais, nous n'avons plus ni gastrite, ni entérite, ni gastro-entérite. — Ah! quel bonheur! — Il en est ainsi de tous les médecins, une foule de maladies meurent avec eux... — Vraiment? — Oui; mais tous les jours la Faculté fait des médecins et chaque médecin fait ses maladies. »

— La 18^e et la 19^e livraisons des Oeuvres musicales de Romagnesi viennent de paraître chez cet éditeur, rue de Richelieu, 87, à Paris. — Peu de présents, à cette époque de l'année où pleuvent les visites et les présents, nous semblent plus dignes d'être offerts à une jeune personne ou à une dame aimant et cultivant la musique, que la collection complète des *Chansons*, *Nocturnes* et *Romances* de Romagnesi.

— A l'approche de la saison des concerts, nous croyons faire acte de justice et être utile à nos lectrices, en leur signalant plusieurs nouvelles productions de M^{lle} Loïsa Puget; en voici les titres: *La Chanson du Pays*, *la Sérénade du Pâtre*, *la Retraite*. Poésie et musique, tout est neuf, simple et gracieux dans ces jolis morceaux de chant qui bientôt seront sur tous les pianos.

— M. Cresp, élève de Talma, donnera, aujourd'hui dimanche, à une heure moins un quart, dans une des salles de l'Ecole normale, rue Buisson, n° 5, une séance de déclamation oratoire et dramatique. Le programme de cette séance fait une part égale aux classiques et aux romantiques; M. Cresp, par exemple, déclamera le *Meunier de Sans-Souci*, du bon Andrieux, entre les *Funérailles de Louis XVIII*, ode de Victor Hugo, et le monologue de Triboulet.

Charade.

Soldats, montez toujours!... proclamant la victoire,
Que vos drapeaux criblés flottent sur mon premier!...
A qui fait mon second il faut cesser de croire;
Nous devons à l'amour trop souvent mon entier.

Le mot de la dernière charade est *mai-tresse*.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

HUITRES FRAICHES.

Le plus ancien des dépôts d'Huitres de Lyon, tenu naguère par Schimper, l'est aujourd'hui par M. Boisson, restaurateur, acquéreur du fonds. M. Boisson, par les traités qu'il a passés avec les marchands en gros de Paris, est certain d'être toujours approvisionné d'Huitres dans toute leur primeur, et n'est pas obligé, comme certains nouveaux spéculateurs, d'attendre que les Huitres qui n'ont pas trouvé de placement à Paris lui soient expédiées le lendemain, au rabais. Cependant, voulant lutter avec avantage contre toute espèce de concurrence, et faire pour ses concitoyens de tout l'avantage que d'autres pourraient leur offrir, il a l'honneur d'annoncer qu'à dater de ce jour, il livrera les HUITRES FRAICHES DE PREMIER CHOIX et de petite ou grosse dimension, à 50 c. la douzaine, soit dans son restaurant, soit lorsqu'il les enverra en ville avec des écaillers de sa maison.

NOUVEAU SAVON DE TOILETTE.

PAR BREVET D'INVENTION.

Savon-Moreau balsamique adoucissant.

Malgré le grand nombre de Savons de toilette que la parfumerie a produits jusqu'à ce jour, le consommateur n'a jamais été satisfait; celui que l'inventeur offre aujourd'hui au public, et pour lequel il vient d'être breveté, est le fruit de longs essais. Comparez et jugez, voilà sa devise.

Les Dépôts, pour Lyon, sont chez M^{lle} COMBE, ancienne maison Viricel, place des Terreaux, 2; — M. CHAMBRÉ-COO, parfumeur, place des Carmes; — M. COLOMBARD, coiffeur, rue St-Dominique, 16.

AUX DEUX JUMENTS,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison Vuillermet.

MICHEL & BERTHE, de Paris, successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

On demande un Apprenti en chapellerie. — S'adresser à M. SEIVE, rue de la Préfecture, 10.

Librairie.

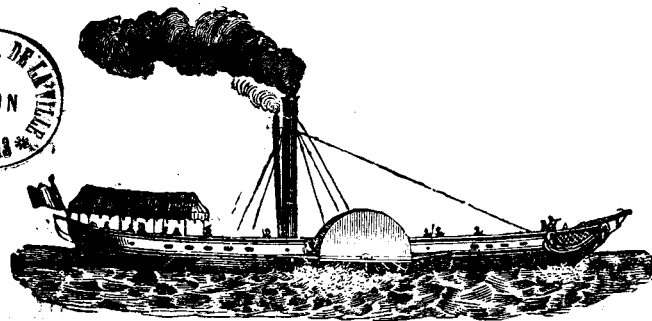
Chez DURAND DE MONTLOUIS, rue de la Préfecture, 2, les six volumes de la collection du JOURNAL DES ENFANTS, et l'abonnement de 1858 à 1859 en sus. — Prix: 16 fr. 50 c., au lieu de 32 fr. 50 c.

Nouveautés en souscription et en lecture. — Pièces de théâtre.

BOUGIES DE L'ÉCLAIR.

La Compagnie, dont l'établissement est à Paris, a choisi pour son gérant et son dépositaire à Lyon, M. CHAMBERT aîné, libraire, quai des Célestins, angle de la rue d'Amboise. On trouve chez lui des Bougies au détail, à 1 f. 80 c. la livre, première qualité, et 1 f. 70 c. la seconde. — Les Bougies de l'Eclair sont supérieures à celles des autres Compagnies; elles donnent plus de lumière, et ont été adoptées pour l'éclairage de plusieurs ministères.

La Bougie a un avantage, c'est de durer presque le double de la chandelle, sans en avoir l'odeur et les autres désagréments; elle est surtout agréable pour les lectures du soir, car elle ne fatigue pas la vue et dispense de l'emploi des mouchettes.



LES BATEAUX A VAPEUR

du Rhône

Partent tous les jours, à sept heures du matin, du PORT DE LA CHARITÉ.

HISTOIRE PITTORESQUE

DES

THÉÂTRES DE PARIS.

ORNÉE D'UN GRAND NOMBRE DE GRAVURES SUR BOIS.

Prix: 50 centimes.

Se trouve à Lyon, au Bureau de l'Entr'acte, et chez MM. Chambet aîné, quai des Célestins, 50; — Durand, libraire, rue de la Préfecture, 2; — Chambet jeune, libraire, place Lévis; — Guymon, libraire, rue Lafont; — Nourtier, rue de la Préfecture, 6; — Mme Gœury, libraire, place des Célestins, 2.



L'entr'acte lyonnais.



Lith. Béraud, rue St Côme, 8, à Lyon.

M. EUGÈNE GRAILLY,

Premier rôle de la Porte St Martin.